

Morand, homme de sens au moins, se prenait d'une grande admiration pour le savoir de sa fille et d'une tendresse profonde pour toutes les qualités de son cœur. On arrivait vite au soir, avec promesse de promenade pour le lendemain. M. Morand dînait avec un rare appétit, ce qui de longtemps ne lui était arrivé, et le remettait en joyeuse humeur, chose non moins rare encore. Après le dîner, Geneviève ouvrait le piano.—Viens juger de mes progrès, disait-elle à son père.—Tu es donc aussi musicienne ? répondait M. Morand ravi et s'installant sur une causeuse.—Un peu, tu vas voir. Et Geneviève jouait et chantait tour à tour, simplement, mais avec goût et mesure, chantant véritablement pour chanter, comme Poiseau au bord de la branche pour égarer son nid ; si bien qu'à l'heure où Mme. Morand demanda les chevaux pour l'Opéra, M. Morand fit la sourde oreille et finit par répondre aux instances de sa femme.—Eh bien, qu'Edouard t'accompagne. Au diable l'Opéra ! Je n'en sors que la tête cassée ; et puisque ma fille est musicienne, j'entendrai la musique chez moi, c'est plus commode. Bravo ! Geneviève, bravo ! La Grisi n'est qu'une grimacière près de toi. Et quand rentra sa femme.—Vois, lui dit-il, je ne tousse pas ce soir comme à l'ordinaire, en supprimant l'Opéra et l'air glacé de minuit, je vivrai dix ans de plus. Ah çà, mais cette petite est une virtuose !—Papa... tu te moques.—Non, certes pas ; je m'y connais un peu, et dans mon bon temps je râclais pas mal le violon. Parbleu ! je dois l'avoir quelque part ce fameux violon : il faut que je le cherche... Je veux voir si je me rappellerai...—Y pensez-vous, M. Morand ? Vous voulez rire sans doute ?—C'est cela même, Madame, je veux rire, il y a assez longtemps que j'en chôme, et puisque l'occasion s'en présente, je veux me dérider un peu. Aussi bien il était temps....—Bonsoir, papa, dit aussitôt Geneviève, coupant court à cette conversation épineuse en embrassant tendrement son père. Et celui-ci la regarda aller, répétant à mi-voix :—“ Cette petite est charmante ! ” La semaine se passa de la sorte. Quand vint le dimanche, Geneviève voyant que personne ne bougeait dans la maison, vint trouver son père :—“ N'allons-nous pas à la messe ? lui dit-elle.—A la messe ! s'écria M. Morand, tout en balbutiant, mais.... je ne sais trop.... ta mère est fatiguée : cependant.....—Serais-tu assez bon pour m'y conduire ? reprit Geneviève.—Moi !....—Une messe basse dure une demi-heure : si cela ne te dérangeait pas trop ?—Cela ne me dérange pas du tout.... non.... certainement.—Je prends mon livre et je cours chercher ton chapeau.—Hum ! se dit M. Morand, voilà une leçon. Elle a raison pourtant.....les sauvages ont des dieux. Et ce garnement d'Edouard n'ira pas à la messe, lui. Entre ce drôle et ma fille qu'elle différence, bon Dieu ! Allons, allons, conduisons-la à la messe, cette pauvre petite, et que Dieu la bénisse, car elle me rend la vie. ” Il prit donc résolument le bras de Geneviève et il la conduisit à l'église. Là, en voyant son enfant à genoux, les yeux baissés, profondément recueillie, dans l'attitude de la prière, il se sentit, ému, remué jusque au fond du cœur. Honteux en quelque sorte de ne savoir point prier, il se disait à lui-même :—“ Oui, je crois qu'il y a un Dieu, il en faut un pour récompenser cette enfant. ”

Tant de victoires ne se pouvaient obtenir sans quelque échec, et Geneviève devait rencontrer de plus rudes antagonistes. Un jour donc on annonça